

ON NE LAISSE PAS BÉBÉ
DANS UN COIN
DIRTY DANCING,
UN FILM FÉMINISTE

Andrea Warner

Traduit de l'anglais (Canada) par Marie Hermann

*Justice pour chaque Penny que nous avons perdue
et amour pour chaque Penny qui a survécu.
L'avortement est un sujet de santé publique
et tous et toutes méritent d'avorter en sécurité.*

INTRODUCTION

Quand j'ai vu *Dirty Dancing* pour la première fois, j'avais neuf ans; il était sorti depuis environ six mois. C'était l'été 1987 et, bien sûr, je ne l'ai pas vu au cinéma. C'était un plaisir cher qui restait rare pour nous.

Dirty Dancing était déconseillé aux moins de 13 ans et mes parents étaient certes permissifs, mais pas à ce point – et ils ne tenaient pas tant que ça à suivre l'actualité de la pop culture. Dans ma famille, nous attendions que les films sortent en VHS et la plupart de nos soirées cinéma avaient lieu à la faveur de visites chez nos grands-parents maternels, où nos jeunes oncles et tante qui y vivaient encore louaient un film après l'autre. Ils nous laissaient assister à leurs projections et nous nous retrouvions, ma sœur Jenn et moi, assises par terre face à la télévision, dimanche après dimanche, devant des films comme *Mannequin* ou *La Folle Journée de Ferris Bueller*¹ – sans oublier, donc, *Dirty Dancing*. Quand j'ai demandé à Jenn, qui a treize mois de moins que moi, quels souvenirs elle garde de ce premier visionnage, elle avait encore tout précisément en tête. «J'étais très mal à l'aise. Les scènes érotiques s'enchaînaient et il y avait toutes ces personnes autour de moi dans la pièce. J'ai eu envie de mourir.» C'est le genre de moments dont on ne peut imaginer la gêne qu'il génère tant qu'on en n'a pas vécu soi-même; et qu'on n'oubliera jamais. Le premier film transgénérationnel que vous regardez

1 *Mannequin*, Michael Gottlieb, 1987; *Ferris Bueller's Day Off*, John Hughes, 1986. [ndt]

en famille, qui s'avèrera avoir joué un rôle central dans votre éveil à la sexualité? Personne n'en fait des mugs, alors qu'on devrait.

Je me rappelle la gêne que j'ai moi-même éprouvée en sentant mes hormones préadolescentes se déchaîner soudainement en moi et l'excitation agiter mon corps, dont j'étais certaine qu'elle était visible aux yeux de tous. Que se passerait-il si ma tante et mes oncles se moquaient de nous parce que nous nous tortillions sur nos sièges? Si mes parents ou mes grands-parents entendaient quelque chose et faisaient irruption dans la pièce? S'ils nous décrétaient trop petites et éteignaient la télévision? J'ai retenu ma respiration et senti mes joues rougir; j'étais aussi gênée qu'émoustillée.

Ce n'était pourtant pas la première fois que je ressentais de l'excitation. Cela faisait déjà depuis plusieurs années que je voyais des scènes de sexe soft dans des *soap operas*, et je suis devenue très tôt fan du désir manifeste et assumé de Piggy la cochonne². Avec ma meilleure amie d'enfance, nous faisons vivre à nos Barbie toutes sortes de situations pseudo-sexuelles, frottant frénétiquement des entrejambes en plastique contre d'autres entrejambes en plastique sans imaginer un instant que ces frottements étaient censés apporter une forme de soulagement. Nous le faisons jusqu'à en fatiguer nos mains. Nous ne nous inspirions pas seulement de ce que nous voyions au cinéma, entendions dans la musique pop ou regardions

2 L'une des principales marionnettes de la franchise des *Muppets*, créée par Jim Henson en 1955 : elles deviennent des références populaires grâce à la série télévisée *Le Muppet Show*, diffusée en France à partir de 1977. Avec son caractère exubérant, son narcissisme et ses élans colériques, Piggy la cochonne est un personnage de diva. [ndt]

à la télé ou dans des clips. La mère de ma meilleure amie écrivait des lettres d'amour au nom de sa fille et les lui faisait remettre à un garçon de notre classe. Des camarades d'école ont commencé à avoir des petits copains et copines dès le début de l'école primaire. Des membres de notre famille nous demandaient si quelqu'un nous plaisait dans notre école ou si nous plaisions à quelqu'un. On s'imaginait que Michael J. Fox et Malcolm-Jamal Warner³ étaient nos petits amis. Nous étions prêts et prêtes; et nous attendions de pied ferme que quelque chose comme *Dirty Dancing* surgisse dans nos vies.

J'ai vu *Footloose* et *Flashdance*⁴ dans le même salon. Ce n'est pas que mes tante et oncles, pour l'une adolescente, pour les autres jeunes adultes, aient eu une obsession pour les films comportant des chorégraphies théâtrales et abordant les classes sociales, la morale et le sexe; mais ces films étaient une façon pour la jeune génération dans notre famille de construire un lien. Ils représentaient une occasion de nous rassembler, malgré leurs aspects gênants. Parmi eux, ce sont les films sur la danse qui m'ont le plus marquée. Aussi bien dans ma tête que dans mon corps, j'adorais danser. Je ne voulais pas prendre de cours ni m'entraîner, mais j'aimais danser dans ma chambre, avec ma sœur ou mes amis. J'aimais aussi ce que la danse représentait.

Même à neuf ans, on m'avait déjà fait comprendre à maintes reprises, de façon explicite et

3 Michael J. Fox (1961) et Malcolm-Jamal Warner (1970-2025) sont deux acteurs étatsuniens. Les personnages qu'ils incarnent respectivement dans *Retour vers le futur* (1985) et le *Cosby Show* (1988) en font des idoles de l'époque, adulées pour leur beauté. [ndt]

4 *Footloose*, Herbert Ross, 1984; *Flashdance*, Adrian Lyne, 1983. [ndt]

implicite, que mon corps, gros depuis ma naissance, n'était pas «conforme». Certains membres de ma famille, la majorité de la société et la culture pop me répétaient que mon corps gros était un fléau social et un symptôme d'excès, un échec moral, un défaut de contrôle et de discipline, un signe que je ne prenais pas assez soin de moi. Je donnais l'impression de ne pas me haïr assez (ou de ne pas m'aimer assez, selon les points de vue), ce qui faisait naître chez des médecins, des membres de ma famille, des inconnus et des amis de la perplexité, de la colère, de la honte et peut-être même de la jalousie, face au constat qu'il était impossible de me faire prendre moins de place. Un corps comme le mien n'était pas censé danser, et tous mes mouvements rythmés revêtaient immédiatement un aspect subversif. Or cet acte n'était pas seulement radical ; il était aussi joyeux et libérateur.

Quand j'étais en quatrième année⁵, ma sœur et moi avons passé des heures dans le garage d'un ami à chorégraphier notre playback sur «Girls just want to have fun» de Cyndi Lauper, que nous avons présenté à l'intégralité de notre école élémentaire. Quand mon neveu avait trois ans et vivait en face de l'appartement que j'occupais avec mon mari, il venait avec ses parents presque tous les soirs pour faire la fête et danser. À quarante-et-un ans, pendant la première année de la pandémie, j'ai suivi des cours de danse sur YouTube. Ça ne m'a pas autant plu que de mettre de la musique en laissant mon corps s'exprimer, mais c'était agréable.

La danse est la seule activité dans laquelle je mets volontairement et joyeusement mon corps en mouvement et où je l'habite *pour moi* ; ça n'a jamais été le cas

5 Équivalent du CE2. [ndt]

des cours de gym, de patinage artistique, de badminton et de natation que j'ai régulièrement suivis enfant. Et les films où il y avait de la danse représentaient cette dernière si joliment qu'elle en devenait unique. La danse pouvait être une façon de se rebeller, une porte ouverte vers l'excitation ou une façon de s'exprimer dans un monde qui cherche d'ordinaire à nous faire taire. Avant que je ne maîtrise pleinement le concept de métaphore, ces films m'ont aidée à voir la danse comme une résistance, une joie et une incarnation féministe.

Dans *Flashdance*, Alex, 19 ans, est soudeuse le jour et danseuse de cabaret la nuit. Elle rêve de passer professionnelle, ou de mêler danse classique et danse contemporaine dans une institution « respectable » qui l'aiderait à transcender son quotidien d'ouvrière et son job de danseuse érotique (dans l'univers du film, cette catégorie est considérée comme la plus basse du fait de sa proximité avec le travail du sexe). La danse est un endroit où l'on peut rêver à quelque chose de plus grand et de meilleur ; en même temps qu'elle est un art, un talent et une compétence susceptibles d'être monétisés. Le style de danse d'Alex est présenté comme *cheap* du fait de sa dimension érotique, au mépris de l'incroyable créativité dont elle fait preuve avec ses chorégraphies époustouflantes. Elle exécute l'une d'elles, spectaculaire, dans le club où elle travaille, avec une simple chaise et probablement plus d'eau que les normes de sécurité ne l'autorisent sur une scène en intérieur nécessitant autant d'électricité. À la fin de son numéro, le public – qui ne comporte que des hommes – la mate et la siffle. Il ne s'agit pas de danse classique, s'exclame cette scène, pas de grand art : c'est du travail du sexe.

Je ne prétendrais pas avoir compris les nuances et les complexités de *Flashdance* à neuf ans, mais j'ai saisi combien la danse était compliquée pour Alex, et fascinée par tout ce qu'elle représentait dans le même temps. Alex voulait être danseuse, mais la danse était aussi un lieu de tension, de créativité, de catharsis, de joie, de honte et d'évasion.

Dans *Footloose*, la danse devient un symbole universel. Ren, lycéen, quitte une grande ville pour une petite ville pieuse, dirigée d'une main de fer par un pasteur dépressif. Ren apprend que la danse y est interdite, ce qui signifie que la promotion sortante à laquelle il appartient sera privée de *prom*⁶. Il rassemble quelques amis pour s'opposer à cette décision, et prononce un discours passionné pendant une réunion d'habitants au cours de laquelle il invoque des passages de la Bible qui glorifient la danse. Le rejet par Ren de cette interdiction manifestement arbitraire et injuste a exercé un impact direct sur mes amis et moi quand la directrice de notre école élémentaire a décidé de supprimer le bal qui devait clôturer notre septième année⁷. Les raisons qu'elle a alors avancées ont semblé bancales et légèrement fascistes à la fille de treize ans que j'étais, bien que je les aie entre-temps oubliées. J'étais furieuse. Au début de l'année scolaire, elle a aussi dissous le gouvernement des élèves (j'étais une membre très impliquée du conseil des élèves), ce qui avait déjà monté contre elle la plupart d'entre nous. Mais l'annulation du bal a dépassé notre limite ; et nous nous sommes mobilisés. Avec quelques-uns de

6 Le bal de promo est un événement phare de la vie lycéenne aux États-Unis : cette soirée dansante réunissant tous les élèves de dernière année symbolise notamment le passage de l'adolescence à l'âge adulte. [ndt]

7 Équivalent de la sixième. [ndt]

mes camarades et l'aide de nos parents, nous avons organisé notre propre bal dans le centre communautaire situé en face de l'école primaire. Nous l'avons programmé volontairement l'après-midi d'un jour d'école, prévoyant que personne n'y retournerait après le déjeuner. Nous avons récolté de l'argent en lavant des voitures et en vendant des gâteaux, et nos parents nous ont aidés à louer le gymnase de ce centre. Presque tous les élèves se sont inscrits et, même si nous n'avons pas eu droit à la grande soirée dansante chorégraphiée de *Footloose*, nous avons remué nos fesses préadolescentes comme des fous.

Quoi qu'on en dise, *Dirty Dancing* est le film qui a changé ma vie. C'est lui qui a contribué à façonner mon féminisme naissant, qui a fait de moi une militante à vie pour le droit à l'avortement et qui m'a fait découvrir la puissance de la musique. Lui que j'ai regardé encore et encore et encore, avec des inconnus, des membres de ma famille plus jeunes que moi, des amis chers, sur grand et petit écran, dans des cinémas, sur des téléviseurs de dortoirs, des iPhones et au dos de sièges d'avions.

L'action de *Dirty Dancing* est située en 1963 ; une adolescente surnommée Baby part en famille pour les vacances d'été. Elle s'apprête à entrer à l'université à l'automne, rêve de rejoindre le Peace Corps⁸ ; et il lui semble inimaginable qu'un jeune homme puisse surpasser son père, qu'elle idolâtre.

8 Créée en 1961 par John Fitzgerald Kennedy, cette agence gouvernementale étatsunienne regroupe des bénévoles menant des missions internationales en collaboration avec plusieurs organismes. Elle vise à promouvoir le *softpower* étatsunien, notamment auprès des pays dit « en développement ». [ndt]

En l'espace de quelques semaines, le monde privilégié de Baby va pourtant être bouleversé : elle rencontre Johnny, un professeur de danse ; connaît un éveil sexuel majeur ; ment à son père pour financer l'avortement illégal de sa nouvelle amie, Penny, puis contribue à sauver la vie de cette dernière quand des complications surviennent pendant ledit avortement ; réalise en direct que les hypocrisies humaines ne sont pas de lointains fantasmes, mais qu'elles se produisent sous ses propres yeux, et que sa famille comme elle en sont complices ; et travaille très dur à passer de danseuse dépourvue de tout sens du rythme à quasi-professionnelle. Baby grandit sous nos yeux et le film suit chaque étape de son cheminement vers l'âge adulte, celui-ci étant montré comme important et digne.

Baby, Penny et *Dirty Dancing* ont surgi dans ma vie et renforcé certaines caractéristiques de mes convictions, de mon éthique et de mon identité qui restent au cœur de ce que je suis, plus de trente-cinq ans plus tard : le féminisme (certes désormais dans une version plus intersectionnelle et inclusive que ce qui y est montré) ; le droit à l'avortement ; l'entraide, la lutte contre les divisions de classe et les stéréotypes ; la gestion des obligations et des attentes familiales ; le combat contre les systèmes inégalitaires ; la résolution communautaire de délits de faible gravité ; le travail acharné nécessaire à l'acquisition d'une compétence ; l'amour pour cette musique incroyable – ou pas si incroyable – génialement positionnée dans le film ; et, bien sûr, l'agentivité sexuelle de chacun et de chaque corps, en particulier des jeunes femmes, parce que leur plaisir et leur autonomie restent très stigmatisés.

Si l'on s'en tient à sa bande annonce et à sa surface, *Dirty Dancing* aurait dû n'être rien de plus qu'un film estival sans prétention. Il est pourtant devenu un chef-d'œuvre de la pop culture. Son omniprésence a contribué à en faire une tendance – il a été diffusé sur le câble quasiment chaque semaine de mon adolescence –, mais son endurance ne saurait se résumer à cette omniprésence. Ce sont les répliques universellement célèbres, qu'on ait ou non vu le film. C'est une façon brillante de mettre à profit la musique des années 1950, 1960, 1970 et 1980, alors que l'action est située en 1963. C'est le charme de ses acteurs et la tension ainsi que l'affection non feintes qui lient Jennifer Grey à Patrick Swayze, et affleurent dans leur incarnation excellente de Baby et Johnny. C'est l'érotisme des corps de Grey et de Swayze évoluant ensemble tandis que Baby et Johnny trouvent un rythme commun.

C'est aussi le titre évocateur et risqué, qui promet une chose et en offre tant d'autres. Les mots *Dirty Dancing* sont habiles, parce que la première impression qu'ils laissent permet au film de déployer des histoires bien plus amples. Il y a également l'authenticité qui est à l'origine du film : la scénariste et productrice Eleanor Bergstein s'est inspirée de sa propre vie pour en écrire le scénario. Cette ancienne danseuse, qui passait ses vacances d'été dans des pensions juives dans les Catskills avec sa famille, a mis des aspects d'elle-même, de sa sœur et d'autres membres de son entourage dans les personnages de Baby, Johnny, Penny et Lisa, la sœur de Baby. Bergstein s'est aussi battue pour que son film ne soit jamais délesté des enjeux réalistes et subversifs qui guident l'intégralité de l'action, parce que *Dirty Dancing* est fondamentalement un film sur l'avortement. La

nécessité d'avorter face à laquelle se retrouve Penny est l'élément qui conduit Baby à une introspection inédite et à un acte de solidarité féministe comme il en existe trop peu au cinéma. Cette solidarité sororale est puissante, il est facile de s'y identifier, et elle forme un contraste fascinant avec la tension conflictuelle qui oppose les deux sœurs biologiques Baby et Lisa, d'abord en profond décalage l'une vis-à-vis de l'autre. Lisa s'intéresse à la mode et au maquillage tandis que Baby lit des livres. Baby est manifestement la préférée de leur père jusqu'à ce qu'elle finisse inévitablement par le décevoir, pour le plus grand plaisir de Lisa. Mais Baby et Lisa, à mesure qu'elles appréhendent leurs secrets respectifs, en apprennent aussi plus sur le monde et sur elles-mêmes.

C'est peut-être la raison pour laquelle *Dirty Dancing* perdure autant dans le temps : des filles et des femmes y sont représentées en tant qu'individus à part entière, et les personnages y sont traités comme les spectateurs et les spectatrices. Leurs contrariétés, leurs sentiments, leurs expériences ne sont ni minimisés, ni niés, ni ignorés. Voilà la raison d'être de *Dirty Dancing*.

Je n'étais peut-être pas capable de le formuler ainsi à neuf ans, mais je le sentais. Maintenant que j'ai quarante-quatre ans, je vois combien ce film a contribué à me forger de façon à ce que je ne renonce jamais à écrire ma propre histoire ; comme une personne à part entière dotée d'une agentivité, d'une volonté et d'un instinct fiable, quels que soient les effets du patriarcat, de la misogynie intériorisée ou de quoi que ce soit d'autre sur ma confiance en mon propre corps.

Dans l'intervalle des deux semaines que dure *Dirty Dancing*, nous assistons à la transformation de Frances « Baby » Houseman, une intello empruntée

qui se rêve en sauveuse de l'humanité et ignore tout du foxtrot jusqu'au merengue (comme moi), en une féministe en devenir, brillante et confiante en elle, capable de maîtriser un tango avec autant de débrouillardise que de rigueur. Baby se confronte à sa propre naïveté, met en pratique son propre activisme théorique, et passe d'une empotée au bassin raide à une danseuse semi-professionnelle, gracieuse et accomplie. Deux semaines changent sa vie et la font entrer *de facto* dans une communauté dont les membres s'enrichissent mutuellement.

Mais Baby n'aide pas que les autres, elle s'aide aussi elle-même. Elle demande ce qu'elle veut et prend le parti de ce qui est juste; elle est vulnérable, courageuse et puissante. Elle se sent bien dans sa peau comme elle ne l'aurait jamais cru possible. Ces deux semaines de métamorphose lui suffiront pour accomplir pleinement ce qu'elle a au fond toujours été.

Le cheminement de Baby m'a fait l'effet d'une autorisation: à rechercher du plaisir, des satisfactions et de la joie dans mon corps; à prendre la défense d'autres personnes et de ce qui me semble juste; à savourer le moment présent, à me mettre en quête de ce que je veux et à ne pas avoir peur de me transformer, quand bien même cela ne correspondrait pas aux attentes des autres. Et, pour finir, à ne pas avoir peur de la joie. Si Walt Whitman a dit «Je contiens des multitudes⁹», *Dirty Dancing* – cette bluette d'été, ce film de danse romantique sur fond de lutte des classes avec des personnages féminins complexes – concrétise totalement cette citation.

9 Walt Whitman, «Song of Myself», *Leaves of Grass*, 1855. En anglais: «I am large, I contain multitudes.» [ndt]